

**RENCONTRES DE L'ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE
DE L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE**

La valeur du livre

Le 23 mars 2019

**Salle Marc Bloch (17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris)
de 9h30 à 12h30**

Coordinateur : Augustin GUILLOT

Introduction d'Augustin GUILLOT

Élodie MAZY, *Le prix et la valeur des livres en Égypte pendant l'Antiquité tardive*

Le prix des livres peut être étudié à partir de deux types de sources : l'*Édit du maximum des prix* promulgué par Dioclétien en 301 et les papyrus documentaires indiquant le prix des matériaux ou la somme dépensée pour l'achat de livres. Partant de ces informations, des projections peuvent être faites pour comparer le coût du codex et du rouleau, celui du papyrus et du parchemin, celui de la copie et des matériaux. La question de la valeur économique des livres peut alors être posée, d'une part en rapportant le prix des livres à celui d'autres biens de consommation, d'autre part en examinant le type même de documents mentionnant des livres. Cette valeur économique des livres peut ensuite être mise en relation avec leurs conditions de conservation et de circulation, mais aussi avec la valeur culturelle qui leur est conférée par le christianisme.

Benoit CANTET, *L'aristocratie byzantine et la valeur des codices (XI^e-XIV^e siècle) : production, échange et patrimonialisation*

Le monde byzantin est souvent perçu comme un monde de l'écrit, un conservatoire du livre à l'époque médiévale, auquel les modernes ont accordé une immense importance, tant du fait de la transmission de textes antiques que par le culte des textes évangéliques. L'étude de textes comptables, de colophons et d'épigrammes montre le statut ambigu du *codex* pour l'aristocratie byzantine, à l'origine de nombreuses commandes de manuscrits. Il apparaît que la valeur des livres est d'abord financière, concernant principalement les matériaux utilisés et thésaurisables. En leur absence, on remarque une grande possibilité de circulation des ouvrages entre aristocrates. Enfin, certains manuscrits sont pensés comme faisant intégralement partie du patrimoine familial et participent à sa valorisation, comme l'exceptionnel *typikon* de la Bébaïa Elpis (v. 1330).

Philippine AZADIAN, *Le livre grec imprimé à l'époque de François I^{er} : entre symbole d'érudition et instrument politique*

Le livre grec imprimé à la Renaissance se trouve au carrefour de plusieurs régimes d'évaluation. Bien de consommation au centre de relations marchandes, le livre grec est aussi un bien culturel. Plus particulièrement, dans le contexte intellectuel propre à l'humanisme parisien de la première partie du XVI^e siècle, il est, avant toute chose, un objet d'érudition, symbole de l'accès à une culture idéalisée. C'est également un instrument de mise en place d'une politique de rayonnement culturel de la part du pouvoir royal et de la construction d'une certaine image du souverain. L'objet de cette communication est donc d'étudier les enjeux que recouvre cet objet singulier, au croisement des sphères savante et politique. Nous nous concentrerons plus particulièrement sur la mise en place de la charge d'« imprimeur du roi pour le grec » et sur la commande d'une police de caractères à la hauteur de cette fonction – les fameux « grecs du Roi » –, initiatives contemporaines de la constitution d'une bibliothèque royale.

Augustin GUILLOT, *La valeur du livre de poésie à l'époque romantique : marchandisation du poème et crise des hiérarchies littéraires dans la France des années 1820*

Les *Méditations poétiques* d'Alphonse de Lamartine furent, en France, l'un des grands succès de librairie des années 1820. Mais vingt ans plus tard, Honoré de Balzac signe ses *Illusions perdues*, roman sur l'impossibilité même de la production du livre de poésie dans le nouvel espace médiatico-marchand qui semble alors régir la vie littéraire. En quelques années, le livre de poésie, après avoir fait l'objet d'une formidable promotion, se trouve soudainement démonétisé par la double concurrence du roman et du journal. En s'intéressant plus particulièrement aux années 1820, l'étude souhaiterait comprendre les différentes logiques à l'œuvre dans la production de l'imprimé poétique, au moment même où se cristallise la figure du « poète romantique ». Car si la poésie, en comparaison du théâtre et du roman, semble plus rétive aux logiques marchandes, elle ne saurait toutefois complètement s'y soustraire, d'autant qu'au cours des années 1820 les dynamiques de marchandisation du poème – indissociables de sa mise en livre – s'approfondissent, contribuant ainsi au bouleversement des valeurs poétiques.

Florian MOINE, *Produire des « étuis à sermons » ? La valeur morale de l'édition catholique de livres de prix à l'heure de la « bataille du livre ». L'exemple de Casterman dans l'entre-deux-guerres*

Offert à l'écolier par son établissement scolaire en récompense de son mérite lors d'une cérémonie solennelle, le livre de prix est chargé d'une forte valeur symbolique que souligne une présentation matérielle prestigieuse. La généralisation de l'enseignement et la démocratisation de la lecture au XIX^e siècle en font toutefois un avatar de la littérature industrielle. Soucieuse de promouvoir de « bons » ouvrages face à l'invasion de « mauvaises » lectures, l'édition catholique assigne une valeur morale au livre de prix, au détriment de sa valeur littéraire. Les prescripteurs catholiques souhaitent, en effet, faire de cette littérature l'un des vecteurs de leur apostolat dans le contexte de « guerre scolaire », en France comme en Belgique. Cette mission apparaît d'autant plus fondamentale que la jeunesse doit figurer au cœur de la « renaissance catholique ». Les archives éditoriales de la maison belgo-française Casterman offrent à l'historien une porte d'entrée idéale pour saisir

les conditions de production et les contraintes spécifiques qui pèsent sur l'édition catholique de livres de prix durant l'entre-deux-guerres.

Conclusion de Catherine KIKUCHI, Maîtresse de conférences à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines